Document généré le 30 juin 2025 23:13

Rabaska
Revue d'ethnologie de l'Amérique française

Chronique du Centre de conservation du Québec
Chronicles of the *Centre de conservation du Québec*

Nicole Champagne, Stéphane Doyon, Jean Dendy et Michael O'Malley

Volume 14, 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1037452ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1037452ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Champagne, N., Doyon, S., Dendy, J. & O'Malley, M. (2016). Chronique du Centre de conservation du Québec. *Rabaska*, *14*, 131–143. https://doi.org/10.7202/1037452ar

Résumé de l'article

Pour cette première collaboration à *Rabaska*, la directrice du Centre de conservation du Québec (CCQ), Mme Nicole Champagne, nous présente cette institution exceptionnelle qui regroupe sous un même toit la plus importante équipe de professionnels de la conservation-restauration au Québec. Le CCQ nous offre ensuite trois textes préparés par des restaurateurs pour faire connaître des projets de restauration « coup de coeur » regroupés sous le thème de la chasse et la pêche. Stéphane Doyon, de l'atelier bois, relate une intervention menée sur le panneau polychrome « le mur de truites » ; Jean Dendy, restauratrice spécialisée en objets ethnologiques, raconte l'histoire d'une poire à poudre sculptée dans de l'os d'auroch ; enfin, Michael O'Malley, restaurateur de peintures, présente un aperçu des soins prodigués à un tableau présentant une « pêche miraculeuse ».

Tous droits réservés © Société québécoise d'ethnologie, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Chronique du Centre de conservation du Québec

Présentation

Nicole Champagne
Directrice du Centre de conservation du Québec

Au printemps 1979, le gouvernement du Québec crée le Centre de conservation du Québec et lui confie le mandat de fournir des services d'expertise et de restauration à l'intention des collections d'État, des musées privés et des propriétaires de biens classés. Au fil des ans, le Centre s'est développé : il a constitué une équipe pluridisciplinaire de restaurateurs professionnels, s'est doté d'ateliers spécialisés et d'équipements adaptés aux besoins de la profession. Il a également élargi son offre de service à une vaste clientèle couvrant l'ensemble du Québec. Son savoir-faire est reconnu non seulement au Québec, mais aussi au Canada et au-delà des frontières du pays. Sa mission est unique : contribuer à la conservation préventive et à la restauration des patrimoines artistique, religieux, archivistique, archéologique, architectural et bâti du Québec. Ses services se déclinent principalement en de l'expertise-conseil personnalisée, des services de formation sur mesure et des interventions d'expertise et de restauration sur les biens qui lui sont confiés.

Aujourd'hui, le Centre regroupe sous un même toit la plus importante équipe de professionnels de conservation-restauration, déployée en sept ateliers : archéologie-ethnologie, bois, métal-pierre, œuvres sur papier, peintures, sculptures et textiles. Les connaissances scientifiques et historiques, la sensibilité artistique des restaurateurs du Centre et la mise en commun de leurs savoirs leur permettent d'intervenir avec finesse et précision sur les œuvres d'art et les objets patrimoniaux dans le plus grand respect de leur intégrité afin d'assurer leur conservation et, conséquemment, leur pérennité. Ces expertises diversifiées ont permis au Centre, à travers les milliers de restaurations portées à son actif, de révéler et faire reconnaître la valeur patrimoniale de biens patrimoniaux de grande valeur et de pièces remarquables puisées au cœur des collections muséales. Le Centre contribue ainsi à préserver, à rendre accessible, à valoriser et à transmettre à la collectivité la richesse de ses patrimoines culturels.

Le Centre de conservation du Québec est heureux de s'associer à la revue *Rabaska* pour faire connaître à ses lecteurs spécialistes, au fil des prochaines parutions, des projets de restauration « coup de cœur ». Pour cette première, nous vous présentons trois réalisations inédites regroupées sous le thème de la chasse et la pêche ! L'une, présentée par Stéphane Doyon, restaurateur de l'atelier bois, relate une intervention menée sur le panneau polychrome « le Mur de truites » ; une autre, décrite par Jean Dendy, restauratrice spécialisée en ethnologie, raconte l'histoire d'une poire à poudre sculptée dans de l'os d'aurochs ; enfin, Michael O'Malley, restaurateur de peintures, présente un aperçu des soins prodigués au tableau « la Pêche miraculeuse ».

Je vous souhaite autant de plaisir à lire ces articles que nous en avons eu à les rédiger pour vous !

Un mur de belles prises

Stéphane Doyon
Restaurateur de l'atelier bois

En 2006, le Musée de la civilisation à Québec faisait l'acquisition d'un objet étonnant : un véritable pan de mur de planches sur lequel ont été peintes vingt-cinq truites. Cet artefact inusité, parfait métissage entre une œuvre d'art, un objet ethnologique et un fragment architectural, n'était pourtant à l'origine qu'une simple cloison de camp de pêche sur la rivière Malbaie.

Par leur fantaisie et surtout par leur désir d'immortaliser leurs plus belles prises, les visiteurs de ce lieu auront donné à ce mur, sur environ quatre décennies, suffisamment de personnalité pour qu'on veuille le démonter de son bâtiment d'origine et en faire un objet autonome.

Ce « Mur de truites », comme on le nomme aujourd'hui, propose un récit captivant qui nous renseigne sur l'histoire du lieu qui l'a vu paraître et des gens qui l'ont façonné. Son passage au Centre de conservation du Québec aura permis de pérenniser la beauté de ces ombles de fontaine et d'en apprendre un peu plus sur la matérialité de l'objet.

Un lieu, des gens… et des poissons

Ayant pour trame de fond l'histoire des clubs de pêche privés au Québec, le récit particulier du mur de truites prend place dans l'arrière-pays charlevoisien, sur la rivière Malbaie, au lieu-dit de La Roche, dans ce qui est aujourd'hui le parc national des Grands-Jardins. Ce lieu célèbre, situé non loin de l'endroit où se jette la rivière de l'Enfer[1], doit son nom à un rocher qui émerge de la

1. Francine Saint-Aubin mentionne également que le lieu-dit de La Roche est situé « […] tout près de l'embouchure de l'émissaire du lac Charles ». Voir Francine Saint-Aubin, *Les Grands Jardins, haut lieu de Charlevoix*, Québec, Les Éditions Gid, 2009, p. 32.

rivière, près d'un coude de rivière particulièrement propice à la pêche à la truite mouchetée. Ce rocher donnera son nom au secteur, mais aussi au club de pêche qui s'y installe à la fin du XIXe siècle.

Le club de pêche de La Roche, aussi connu sous le nom de *Murray River Fishing Club* ou *Murray River Fish and Game Club*[2], est fondé en 1890 par le Torontois William Hume Blake (1861-1924). Issu d'une famille de notables[3], cet avocat et professeur fréquente La Malbaie dès son jeune âge, puisque son père y a fait construire une imposante résidence d'été nommée *Mille Roches*, à Pointe-au-Pic. Grand amateur de plein air et de nature, W. H. Blake fera même un jour le trajet en canot de Toronto jusqu'à La Malbaie avec un ami. Et c'est en remontant la rivière Malbaie, lors d'une expédition, que W. H. Blake découvrira le secteur de La Roche, lieu qu'il fréquentera assidûment pour le reste de sa vie. Curieux, cultivé et bon communicateur, il livrera ses souvenirs de pêche et d'expédition dans deux écrits, *Brown Waters* (1915) et *In a Fishing Country* (1922)[4].

Dans *Brown Waters*, l'auteur raconte notamment que, en quelques décennies de pêche sportive, les membres du club ont capturé plus d'une soixantaine de truites de 5 livres (2,26 kg) et plus. Le premier registre du club fait également état d'une capture record : une femelle pesant 8 livres (3,6 kg) et mesurant 28 ¼ pouces (71,75 cm). Il aura fallu environ 25 minutes au pêcheur, un dénommé W. D. Edmonds, pour amener sa prise dans l'épuisette[5].

Comme le territoire des Grands-Jardins est vaste, les amateurs de pêche du club de La Roche songent dès 1895 à améliorer leur confort en faisant élever un bâtiment, terminé l'année suivante, qui servira de camp de base à des expéditions plus éloignées. De dimensions réduites et construite en planches et en bois rond, cette première construction sera remplacée dix ans plus tard par une autre, plus vaste, rebâtie en partie avec les mêmes matériaux. C'est dans ce deuxième camp que seront immortalisées de façon singulière quelques-unes des plus belles prises des membres du club.

---

2. « Murray River Fish and Game Club » est le nom officiel selon le *Rapport du ministre des Terres, mines et pêcheries de la province de Québec pour les douze mois expirés le 30 juin 1903*, Québec, Imprimerie Charles Pageau, 1904, p. 62. On peut lire dans ce document que le club s'est incorporé officiellement le 12 avril 1902 et qu'il payait 50 $ annuellement comme locataire de la rivière Malbaie.

3. Son père, Samuel Hume Blake (1835-1914), est avocat et juge, tandis que son grand-père, William Hume Blake (1809-1870), est avocat et sera solliciteur général du Haut-Canada et juge en chef de la Cour d'appel.

4. William Hume Blake, *Brown Waters and Other Sketches*, Toronto, MacMillan, 1915, 264 p. ; *id., In a Fishing Country*, Toronto, MacMillan, 1922, 263 p. ; *id., A Fisherman's Creed*, Toronto, MacMillan, 1923, 40 p.

5. Ces informations sont rapportées par Francine Saint-Aubin dans son article « Patrimoine – Musée de la civilisation », *L'Hebdo charlevoisien*, 5 octobre 2007.

Selon le petit-fils de W. H. Blake, Philip Mackenzie Jr (1920-1998), il était alors coutumier d'immortaliser ses plus belles captures en traçant leur contour sur de l'écorce de bouleau et en prenant soin d'indiquer son nom ainsi que la date de la pêche. Les morceaux d'écorce étaient ensuite découpés et épinglés aux murs du camp. Comme l'écorce finissait par s'enrouler et tomber sur le sol, on en vint à tracer le pourtour de ces trophées de pêche directement sur le mur avec du charbon.

Éventuellement, ces tracés en vinrent à s'estomper, et ce serait la fille de W. H. Blake et mère de Philip Mackenzie Jr, Helen Blake-Mackenzie (1890-1962), qui aurait entrepris de rehausser de couleur les silhouettes évanescentes de ces témoins de pêches spectaculaires. Sur plusieurs années, en compagnie d'amis et de visiteurs du camp, celle-ci réalisa donc ces truites singulières, aidée par moments du célèbre peintre Robert Wakeham Pilot (1898-1967), un ami de la famille et visiteur du club.

Lorsque les Blake-Mackenzie vendirent le club de La Roche en 1939, ils firent découper puis transporter le mur jusqu'à Montréal. C'était, pour la fille et le petit-fils de W. H. Blake, un souvenir ineffaçable des bons moments passés dans les Grands-Jardins et des pêches mémorables qu'eux et leurs proches y ont faites. Il n'aura donc suffi que d'un peu de peinture et d'imagination pour que ce mur soit transformé en objet autonome et devienne une œuvre muséale prisée.

Pour que perdurent ces truites

En 1998, Philip Mackenzie Jr fit don de ce mur à Francine Saint-Aubin, en remerciement du travail que celle-ci avait fait dans les archives familiales qui lui avaient été confiées. Par la suite, Mme Saint-Aubin fera don à son tour de cet objet particulier au Musée de la civilisation afin que l'œuvre soit pérennisée au bénéfice des générations futures.

Lors de son acquisition par le Musée, les planches d'épinette qui composent le mur de truites présentaient différents problèmes, principalement de nombreux éclats sur les extrémités et le long des planches, un empoussièrement général, ainsi que plusieurs éraflures. De plus, les planches s'étaient passablement déplacées dans leur cadre, ce qui causait un écartement irrégulier entre celles-ci ainsi qu'un désalignement général. Ce déplacement faisait en sorte que certaines planches paraissaient plus en retrait que d'autres.

En vue d'une mise en exposition, l'objet a donc été confié aux professionnels du Centre de conservation du Québec. Ces derniers ont dû démonter le mur afin de procéder à un nettoyage complet. Les nombreux éclats ont ensuite été consolidés à l'aide d'un adhésif vinylique. Une fois les planches bien stabilisées, elles ont été remontées dans leur cadre, en s'assurant d'un

État du Mur de truites avant son traitement
Photo : M. Élie, CCQ, 2007

écartement égal et d'un parfait alignement des éléments entre eux. Enfin, les éraflures les plus apparentes ont été retouchées afin de redonner leur pleine beauté à ces truites des plus surprenantes.

Toujours en attente d'une belle prise

Depuis l'acquisition de cette œuvre étonnamment actuelle, le Musée a poursuivi son collectionnement d'objets reliés à la pêche sportive. La collection Richard-Gauthier, qui compte plus de 300 objets témoignant de l'essor de ce loisir entre 1870 et 1970, a ainsi été acquise en 2012. Ce fonds d'importance a porté le nombre d'objets de ce secteur des collections nationales à plus de 2 000, ce qui en fait l'une des plus importantes collections publiques dédiées à ce sujet. Comme le Musée a le mandat d'acquérir des objets qui à la fois reflètent et influencent la société, la pêche est un sujet éminemment pertinent et l'institution est toujours à l'affût de nouvelles prises qui viendront compléter cette collection de référence[6].

6. Merci à Christian Denis, conservateur aux Musées de la civilisation, pour la gracieuse communication d'informations sur les collections nationales reliées à la pêche sportive. Voir Christian Denis, « Une belle prise pour les collections du Musée de la civilisation du Québec ! », *Chez l'Antiquaire*, vol. 14, mai 2013, p. 17.

Une poire à poudre de chasse…

Jean Dendy
Restauratrice spécialisée en ethnologie

En 2012, le Musée Stewart a fait appel au Centre de conservation du Québec pour la restauration d'un objet spectaculaire. L'artefact est une poire à poudre magnifiquement décorée. Elle a été achetée par le fondateur du musée Stewart, David Macdonald Stewart, d'un antiquaire à Paris en 1969. L'antiquaire René Johnson lui assure alors que l'objet date au plus du XVIIe siècle[7]. Il serait sculpté à partir de deux omoplates d'aurochs, bœuf sauvage de grande taille vivant en Europe, dont le dernier spécimen connu est disparu en 1627.

L'objet est luxueux et très bien réalisé. Chaque côté est richement gravé de motifs de feuilles festonnées et de cordons torsadés. Deux scènes de chasse marquent également la poire de part et d'autre. D'un côté, quatre hommes, dont trois à cheval, chassent sanglier et bouquetin, alors que l'autre côté représente trois chasseurs à pied et une Diane chasseresse munie d'un arc, à la poursuite d'un sanglier et d'un cerf. La poire à poudre est parée de nombreuses passementeries de soie teinte et d'une sangle tissée de lamé (fil de lin enroulé en laiton).

État de la poire à poudre avant son traitement
Photo : J. Beardsell, CCQ, 2011

7. Les correspondances entre M. Johnson et M. Stewart sont conservées dans les archives du Musée Stewart.

Mur de truites
Dimensions : 3,2 m x 2,1 m x 2,5 cm. Matériaux : Bois d'épinette; peinture
Période : entre 1906 et 1939
Musées de la civilisation, don de Francine Saint-Aubin à la mémoire de Philip Mackenzie Jr, restauration effectuée par le Centre de conservation du Québec, 2006-302
Photo : J. Beardsell, CCQ, 2007

État de la poire à poudre après son traitement
Photo : G. Couture, CCQ, 2011

La Pêche miraculeuse
Vue d'ensemble avant traitement
Photo : Michel Élie, Ccq, 2006

La Pêche miraculeuse
Tableau dans son nouveau cadre, après restauration
Photo : Jacques Beardsell, Ccq, 2007

Ne pas se fier aux apparences

Au premier regard, l'histoire que l'antiquaire a fournie au sujet de cet objet est très plausible. Aux XVIe et XVIIe siècles, l'Europe réserve la chasse à ses nobles. Il est donc logique qu'un objet utilitaire soit si luxueux.

Cependant, un examen plus minutieux soulève plusieurs questions. Premièrement, la poire à poudre est très grande – 51 cm de longueur sur 37 cm de largeur sur 13 cm de hauteur, soit l'équivalent de plusieurs litres de poudre noire – un volume par trop important d'une matière excessivement explosive, portée par un individu dans un contexte de chasse qui produirait inévitablement plusieurs étincelles. Retenons que c'était l'époque des arquebuses, ou bien des fusils à mèche, qui restaient allumés tout le temps, même quand on ne tirait pas.

De plus, l'embouchure et tous les métaux présents sont en fer. Normalement, les poires à poudre sont faites de laiton, d'argent ou d'un autre métal non ferreux, afin d'éviter les étincelles.

Finalement, toutes les attaches sur l'objet – clous et vis – semblent modernes. Pourtant, à l'époque indiquée, les clous étaient tous forgés. Les clous tréfilés sont apparus seulement au milieu du XIXe siècle, et une radiographie a confirmé que tous les clous de la poire à poudre étaient tréfilés. Même les vis étaient modernes, tournées à la machine.

Il était quand même possible que les anciens clous aient été remplacés par des clous modernes lors d'une ancienne restauration et que le grand volume de la poire à poudre et l'embouchure de fer ne soient que des défauts de conception dans le développement d'une technologie naissante…

Recours à la science

Finalement, nos soupçons ont été confirmés grâce aux résultats d'une datation radiochronologique réalisée à l'Université Laval[8]. L'âge le plus probable de l'échantillon, prélevé à l'intérieur d'un morceau de bois, est de 130 ans BP+/- 20 ans, c'est-à-dire que l'année de la mort de l'arbre duquel provient le bois se situe autour de 1884. Cela représente un écart de plus de 200 ans par rapport à la date proposée par l'antiquaire.

Des échantillons de la poudre noire retrouvée à l'intérieur ont été analysés pour déterminer s'il s'agissait d'une poudre noire ou d'une amorce. Les tests microchimiques ont révélé qu'il n'y avait aucun nitrate présent, donc aucun salpêtre, un des composés de la poudre noire. Les analyses à l'Institut canadien de conservation ont quant à elles confirmé que la poudre, de couleur noire, était plutôt du carbonate de calcium, du gypse et du charbon[9], autrement dit,

8. Rapport du Laboratoire de radiochronologie, Centre d'études nordiques, Université Laval, Québec, 11 mars 2014.

9. Analyse d'échantillons provenant d'une poire à poudre. Jennifer Poulin, Dominique Duguay,

du charbon moulé avec de la craie. L'objet n'a donc jamais servi en tant que poire à poudre. Il s'agit d'un très bel objet décoratif, sans plus !

Selon Ray Riling, auteur de *The Powder Flask Book*, ce type de poire à poudre provient vraisemblablement de l'atelier d'Ernst Schmidt, à Munich[10]. La révolution industrielle a vu naître une nouvelle classe de riches. Pour faire étalage de leur nouveau train de vie, ceux-ci cherchent à décorer leurs maisons d'antiquités, qui sont rares et coûteuses. Quelques artisans flairent alors la bonne affaire et mettent leurs talents au service de la reproduction d'antiquités.

Pas tous des faussaires

Ernst Schmidt ouvre son entreprise à la fin des années 1870. Il se concentre sur les copies d'armes et d'armures jusqu'à la fermeture de son atelier en 1935. Dans ses catalogues, il explique très bien que ses œuvres sont des répliques (bien que quelques-unes soient probablement de vrais artefacts historiques, moins bien identifiés[11]). Souvent, il donne même le nom du musée ou de la collection privée d'où provient l'original[12]. Contrairement à ses confrères reproducteurs – qui produisaient des œuvres farfelues – les reproductions d'Ernst Schmidt sont des copies assez fidèles[13]. M. Schmidt compte sur une clientèle assez influente. Parmi celle-ci se trouvent des membres de la royauté européenne, des producteurs de films, de même que des musées et des manèges militaires qui avaient besoin de reproduire des éléments lacunaires de leurs armures historiques pour exposition[14].

Malheureusement, étant donné la finesse de son travail, plusieurs contrefaçons d'Ernst Schmidt, vendues par des antiquaires ou lors d'encans, ont été décrites comme étant des originaux. Ces copies sont présentes aujourd'hui dans des collections muséales[15], faussant la compréhension de l'histoire, d'où l'importance d'une approche scientifique fournie par les analyses et le travail d'identification des objets.

Kate Helwig et Elizabeth Moffat, Division de la science de la conservation, le 27 mars 2014. N° de rapport : DSC 5131, ICC 126133.

10. Ray Riliing, *The Powder Flask Book*, New Hope, Pennsylvania, Robert Halter, Publisher, 1953, p. 252-253.

11. E. Andrew Mowbray, *Arms and Armour from the Atelier of Ernst Schmidt, Munich*, Providence, Rhode Island, The Mowbray Company, 1967.

12. *Ibid.*

13. F. Wilkinson, « Collecting Armour », dans *The 87th London Antique Arms Fair Guide*, Londres, Novotel London West, 2011.

14. Mowbray, *op. cit.*

15. Le Musée de la chasse et de la nature à Paris compte au moins quatre poires à poudre dans sa collection qu'il considère aujourd'hui comme des reproductions sorties de l'atelier d'Ernst Schmidt. Communication personnelle entre l'auteur et Raphaël Abrille.

Une nouvelle histoire

Dans ce cas-ci, les reproductions n'ont pas forcément moins de valeur. La poire à poudre de Schmidt est probablement mieux conçue qu'une originale sous certains aspects. D'ailleurs, son équipe et lui ont souvent agi comme copistes (autorisés ou non) d'objets de musées allemands ; bon nombre de ces copies et de ces objets originaux furent détruits, perdus ou pillés lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. La documentation des collections, particulièrement celles du musée de Dresde et du manège militaire saxon, est chaotique et incomplète[16]. Si les réalisations d'Ernst Schmidt sont bien analysées et identifiées, elles pourraient aider à reconstituer l'image des collections d'avant-guerre.

Alors que ces objets ont trouvé preneurs dans une classe bien spécifique, ils deviennent dès lors des témoins de leurs propres histoires. De nombreux objets militaires, dont la poire à poudre, ont été achetés par M. Stewart, alors président de la compagnie de tabac Macdonald, pour décorer les murs de la salle du conseil. On raconte qu'il était très généreux et qu'il distribuait les cartouches de cigarettes, la salle du conseil baignant constamment dans un nuage grisâtre[17]. Cela explique probablement pourquoi le composé chimique principal trouvé dans toutes les analyses provenant de la poire à poudre était la nicotine[18] !

Une pêche miraculeuse peinte par Scherrer

MICHAEL O'MALLEY
Restaurateur de peintures

Pour conclure avec le thème de la chasse et de la pêche, un dernier projet mérite un regard. En 1907, les paroissiens de Havre-Saint-Pierre célèbrent les 50 ans de la fondation de leur communauté, située sur la côte nord du fleuve Saint-Laurent. Ils soulignent cet anniversaire, entre autres, par la commandite d'un grand tableau pour orner le maître-autel de l'église. C'est l'artiste Jules-Joseph Scherrer (1867-1936) qui sera choisi pour ce projet d'envergure, car les membres de la famille Scherrer s'étaient installés dans le village depuis les années 1860.

Jules-Joseph Scherrer a fait carrière principalement comme décorateur d'église et portraitiste, surtout dans les régions de Lévis et de Montréal, où il

16. Communication personnelle entre l'auteur et Christine Nagel, du musée de Dresde.

17. Communication personnelle entre l'auteur et Khan Rooney, du Musée Stewart. L'auteur remercie le Musée Stewart pour lui avoir donné la permission de faire cet article et pour l'aide qu'il lui a fournie dans ses recherches.

18. Voir note 9.

travaillait pour la maison Albert Gauthier. Il a exécuté de nombreuses commandes religieuses pour cette maison, tableaux qui se trouvent aujourd'hui dans des églises de Bellechasse, de Charlevoix et de la région montréalaise. Pour cette grande commande, il s'est servi d'une gravure de James-Jacques-Joseph Tissot (1836-1902) comme inspiration et modèle, qui illustre un passage du Nouveau Testament, notamment dans Luc, chapitre 5, 1-11, dont le sujet est proche des cœurs et du quotidien des paroissiens. Rappelons l'histoire de la pêche miraculeuse : afin de combler le désespoir des pêcheurs malchanceux, Jésus demande à Simon de jeter de nouveau ses filets à l'eau. Leur pêche est tellement abondante que les filets se rompent et les deux barques de ses compagnons s'enfoncent. Les paroissiens de Havre-Saint-Pierre racontent des anecdotes sur ce tableau, avouant comment, étant enfants, ils s'amusaient à compter le nombre exact de poissons visibles dans les deux barques et dans le filet !

La Pêche miraculeuse
Par Jacques-Joseph Tissot (entre 1886 et 1894)
Source : Musée de Brooklyn[19]

En 1960, l'ancienne église de 1867 a été démolie pour faire place à une nouvelle construction moderne. À ce moment, certains vieux objets religieux ont été dispersés et le grand tableau du maître-autel, devenu sombre et jauni avec les années, a été voué à l'oubli dans un grenier. Séparé de son châssis de soutien et de son encadrement, il ne verra plus la lumière du jour jusqu'à sa redécouverte en 2003 par des membres de la Société historique de Havre-Saint-Pierre. À ce moment, un nouveau projet est né, soit celui de la restauration de ce grand tableau afin de souligner les 150 ans de la fondation

19. commons.wikimedia.org/wiki/File: Brooklyn_Museum_- _The_Miraculous_Draught_ of_ Fishes_(La_p%C3%AAche_miraculeuse)_-_James_Tissot_-_overall.jpg

de la ville. Grâce à la persévérance de plusieurs intervenants locaux et à une subvention de la Fondation du patrimoine religieux du Québec, l'œuvre a été l'objet d'une restauration majeure au Centre de conservation du Québec au cours de l'hiver et du printemps de 2006-2007.

Cette œuvre sur toile, mesurant 3,7 m x 3,4 m, est arrivée au Centre de conservation emballée de façon bien serrée, dans une longue caisse en contreplaqué. Un camionneur qui faisait la navette entre Havre-Saint-Pierre et Montréal deux fois par semaine s'est généreusement occupé du transport.

Sans châssis ni cadre, pliée et enroulée sur un tube de petit diamètre, cette œuvre était gondolée et fortement assombrie par des couches successives de saletés et de vernis jauni. Par ailleurs, elle avait perdu de nombreux îlots de peinture et les bords de toutes les lacunes étaient instables, ce qui nécessitait un travail de consolidation et de refixage important de la peinture. La fine toile de coton, devenue oxydée et parsemée de plusieurs petites déchirures, a nécessité la pose d'une nouvelle grande toile de soutien au revers, afin de permettre une remise sous tension et une mise en valeur sécuritaire.

Le dégagement du vernis jauni s'est avéré une longue opération, car il y en avait plusieurs couches sur le tableau, dont la plus ancienne, très coriace et très jaunie, contenait de l'huile siccative. Un protocole permettant le retrait du vernis en deux étapes a été élaboré.

La taille surdimensionnée de cette œuvre a nécessité des solutions créatives tout au long de son traitement, tant pour sa remise sous tension que pour son encadrement et son transport de retour. Il a fallu concevoir des structures pliables et démontables pour le châssis et le cadre afin de permettre à l'œuvre de passer par les portes de taille standard de la nouvelle église.

Un restaurateur s'est rendu sur place pour accompagner l'œuvre et pour s'assurer que le remontage et l'encadrement avec sa grande marie-louise cintrée soient faits dans les règles de l'art. Le tableau restauré a été dévoilé aux citoyens lors d'une grand-messe tenue le 10 juin 2007.

Voilà un bel exemple de la participation et de l'implication de gens du milieu dans un acte de mémoire et de mise en valeur des objets patrimoniaux dont ils sont dépositaires. Nous sommes convaincus que cette intervention de restauration redonnera vie à cette œuvre pour encore 150 ans. C'est toute une résurrection !